

Mais cette règle générale du lever des oiseaux offre des exceptions, c'est-à-dire que souvent les oiseaux devancent l'heure : à quoi doit-on attribuer ce fait ? Grâce aux intelligences qu'il a su se créer dans la place, M. Dureau de la Malle va nous l'apprendre ; laissons-le parler :

“ Le 4 juin 1846, la fauvette à tête noire et le merle ont commencé à chanter à deux heures et demie du matin. Frappé de cette anomalie, je vais inspecter leurs nids, je trouve leurs petits éclos. Je pensai d'abord que c'était une manifestation de la joie paternelle et maternelle ; mais je me suis bientôt convaincu de mon erreur. Le besoin de plus d'heures de veille pour nourrir la famille augmentée, avait avancé d'une heure et demie leur réveil qui, auparavant, n'avait eu lieu qu'à quatre heures ; et j'ai pu voir, car il faisait alors un beau clair de lune, les pères et mères de ces deux espèces occupés constamment à chercher sur le gazon et dans les plates-bandes les insectes et aliments qui devaient servir à la nourriture de leur famille.”

Le 26 juin, le même fait fut observé pour la caille. Admirable instinct des animaux, qui leur apprend à sacrifier leur repos aux besoins de la famille, et à devancer l'aurore, pour que leurs petits puissent, à leur réveil, trouver leur nourriture ! Profonde et poétique leçon donnée à l'homme !

Quelquefois, cependant, les oiseaux se trompent sur l'heure du réveil. Ainsi, une fauvette s'éveille à minuit et demi et se met à chanter sur un acacia placé à 4 mètres de la fenêtre où brillait la lampe de l'observateur ; elle avait pris la clarté de la lampe pour celle du soleil ; mais bientôt elle reconnaît son erreur, et honteuse et confuse se rendort, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Un merle privé, dont on avait l'habitude de rentrer tous les soirs la cage, est oublié dans la cour. A minuit, la lampe s'allume et le merle, qui avait dormi jusque-là du sommeil du juste, s'éveille et éveille toute la maison en chantant à gorge-déployée les airs qu'on lui avait enseignés.

A ces chants, les merles sauvages répondent, et de minuit un quart à sept heures du matin, le merle privé et les merles libres chantent à tue-tête. Les merles sauvages étaient certainement entraînés par un guide trompeur. Ce n'était pas le sens de la vue, frappé par la lumière, qui déterminait cette explosion musicale ; car leur nid était placé à 30 mètres de la bibliothèque, et par un temps clair, et par la pleine lune, les merles ne chantent qu'une demi-heure avant l'aurore, excepté le cas d'éclosion de leurs petits, et le besoin de plus d'aliments, et de plus d'heures de travail pour se les procurer.

Nos lecteurs comprendront l'absence du rossignol dans cette petite étude. Tous savent, en effet, que cet admirable musicien de nos grands parcs commence à chanter quand tous les oiseaux sont couchés, et seulement pendant le temps où la femelle couve, comme pour égayer et alléger les fatigues de la maternité. Du jour où les petits ont percé leur coque, les chants cessent ; car le père et la mère doivent penser à chercher la nourriture de leur jeune famille, le temps pendant lequel le rossignol abandonnait aux brises du soir les strophes ailées de ses admirables chansons !

PROSPER TOURNEUX.

(Musée des familles.)

LES NIEGES DE MADAME GRASSINI.



MADAME GRASSINI, la grande cantatrice italienne, qui brilla d'un si vif éclat sous l'Empire, est morte, il y a peu de mois, à Milan. Elle avait quelque chose comme soixante-dix-huit ans, mais on dit qu'on ne lui en aurait pas donné cinquante. M. Fiorentino vient d'écrire :

Madame Grassini n'était pas seulement une femme d'une beauté suprême et une cantatrice inimitable, elle possédait au plus haut degré l'art d'émouvoir.

Talma disait, en parlant d'elle, qu'il n'avait jamais vu d'actrice douée d'un jeu de physionomie plus mobile et plus expressif.

Son profil, d'une pureté antique, son beau front de marbre encadré de magnifiques cheveux noirs, ses sourcils d'une finesse incomparable, ses yeux noirs qui tantôt lançaient des éclairs, tantôt se noyaient dans la plus enivrante langueur, ce merveilleux ensemble des perfections les plus rares, exerçaient sur le public un charme irrésistible. Nul n'exprimait comme elle l'indignation, la douleur, la colère.

Un soir, en 1811, la Grassini et Crescentini, chantaient aux Tuileries *Juliette et Roméo*.

Après l'admirable scène du troisième acte, l'Empereur, transporté, oubliant l'étiquette, applaudissait à tout rompre.

Talma pleurait ; assis sur une banquette tout près de l'orchestre, le grand tragédien avouait que de sa vie il n'avait ressenti une émotion pareille à celle que venait de lui faire éprouver la Grassini.

Dès que la représentation fut terminée, l'Empereur envoya à Crescentini l'ordre de la Couronne-de-Fer, ce qui donna lieu à ce mot si connu : “ On l'a décoré pour ses blessures ! ”

Ne pouvant décorer la Grassini, l'Empereur lui fit tenir un petit papier sur lequel il avait écrit de sa main :

“ Bon pour vingt mille livres.

“ N. A. P. ”

Crescentini, qui était hors de lui pour la faveur inespérée qu'on venait de lui accorder, ne put s'empêcher de lorgner du coin de l'œil le billet de sa camarade.

— Vingt mille francs ! dit-il ; la somme est assez ronde.

— C'est la dot d'une de mes petites nièces, répondit simplement la Grassini.